

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Plaindre

Dumitru Tsepeneag

Volume 13, numéro 6 (78), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tsepeneag, D. (1971). Plaindre. *Liberté*, 13(6), 11–20.

PLAINDRE

Il était dans l'armoire, les yeux et le front derrière les mains, sans doute pleurait-il. J'ai lu quelque part — ou peut-être l'ai-je entendu dire, ou l'ai-je rêvé, ou quelqu'un d'autre l'aura-t-il rêvé et m'aura raconté le rêve — qu'une manucure avait longtemps gardé un aigle dans une commode, et qu'un photographe élevait un lion dans un tiroir de son bureau. Mais lui, ce n'était ni un aigle ni un lion, puisqu'il pleurait. Et ce n'était pas un homme non plus, bien que le corps, affreusement maigre, étique, semblât humain. Il avait des jambes décharnées, violacées à cause du froid, mais les ongles des pieds avaient poussé, crochus, comme des griffes, comme de puissantes serres d'aigle, et au fur et à mesure qu'ils poussaient, ils pénétraient plus profondément dans le bois ancien, presque pourri, de l'armoire. Il n'avait pas de cheveux, ni de poils, excepté une touffe qui surmontait son sexe ratatiné et violet, ainsi que quelques rares spécimens sur la poitrine creuse. On voyait toutes ses côtes, tellement il était maigre, et entre deux côtes une énorme cicatrice, du côté du cœur, la trace d'une blessure par couteau ou par lance ou peut-être par broche, une de celles sur lesquelles on rôtissait jadis l'agneau ou le gibier ou même un veau tout entier.

De ses mains, il s'était couvert les yeux aussi ne voyait-on que son menton, d'où jaillissaient quelques longs poils roux, et la lèvre inférieure, légèrement tuméfiée, jaunâtre. Il avait les bras maigres, décharnés, le dessous des mains ridé, avec, à chacune, un signe noir et rond, de la grandeur d'une médaille, cicatrices ou taches de naissance, je ne sais. Je n'ai

pas osé le toucher, je n'ai pas osé éloigner ses mains, dont il se cachait les yeux, je n'ai pas osé non plus le sortir de l'armoire, le faire asseoir sur une chaise, ou le mettre au lit afin qu'il prenne du repos.

Il pleurait. Cela signifie qu'il existait, qu'il n'était pas mort, quoique immobile, toujours dans la même position, sa poitrine même ne tressaillait pas, ou si peu qu'on ne pouvait s'en rendre compte : mais il pleurait, cela est certain (ou faisait-il semblant de pleurer ?), j'avais aperçu deux ou trois larmes rouler sur son menton.

J'ignore la manière dont la manucure s'y est prise avec son aigle, et surtout comment elle a gardé son secret envers tous ceux qui l'entouraient — ou peut-être vivait-elle seule et l'aigle était-il son unique consolation au monde —, je ne sais pas, mais moi, je l'avoue, j'avais peur et j'étais en même temps dégoûté, je ne pouvais plus supporter la vue de ce corps nu, mouillé de larmes, aussi fermai-je les portes de l'armoire et me remis au lit. J'entendais à travers mon sommeil ses pleurs étouffés et ses soupirs et je voyais ses mains ridées, dont il se couvrait les yeux ; car il ne voulait voir personne, ou du moins ne voulait-il pas me voir, moi, et alors il me fallut rêver de lui, voir son visage en rêve, ses yeux tristes ou parfois gais : le voir autrement qu'il ne m'était apparu dans l'armoire, figé comme dans un miroir, le faire, au moins en rêve, arrêter de pleurer.

Le voilà assis sous un arbre en fleurs, un haut-de-forme sur la tête, bien que le reste de son corps demeurât nu — il y avait de ma faute, certes ! — et toujours aussi frêle ; mais sa peau était plus blanche, plus saine. Un lion s'était couché à ses pieds. Puis vinrent deux femmes belles, fortes, en légères robes de soie. Elles portaient les cheveux longs et avaient des regards tendres, sournois par instant. Elles appuyèrent leur visage contre ses épaules, assises de part et d'autre. Et là-haut le ciel brillait. Il devait faire très chaud. Le lion bâillait avec ennui. Ils restèrent longtemps ainsi, comme chez le photographe. Ils étaient tristes tous trois et semblaient attendre quelque chose. Mais ils ne pleuraient pas, je m'en réjouissais, ils étaient tristes mais ne pleuraient pas !

Une autre fois, je le vis monté sur une haute bicyclette, à la roue avant plus grande que l'autre, aux rayons d'or brillants. Il était vêtu d'un maillot de marin, à raies bleues et blanches, et d'une sorte de caleçon long du même tissu ; il allait à vélocipède sur le sable d'une plage, pourtant on n'apercevait nulle part la mer. Tout était désert alentour. Il était pressé, le haut-de-forme remuait sur sa tête à cause des efforts qu'il faisait en pédalant, mais son visage était grave, soucieux, les sourcils froncés, la peau du front ridée : il lui fallait aller quelque part, faire quelque chose de très précis. Et, en effet, je le vis une autre nuit — ou peut-être la même, mais quelle importance cela a-t-il ? dans une ville, au-dessus un aigle planait avec solennité, une ville aux murailles blanches, brillant sous le soleil, et là s'était rassemblée une multitude de gens à qui il parla longuement. Cette fois-ci il était vêtu d'une sorte de longue blouse qui lui descendait jusqu'aux chevilles, amples, elle flottait autour de son corps, et les manches semblaient des ailes pendant qu'il parlait en agitant les bras. Ses yeux brillaient, ils n'étaient plus tristes du tout, ses lèvres s'amincissaient quelquefois sur un sourire ironique. Comme on l'admirait ! Les gens le suivaient, suivaient son vélocipède aux rayons d'or, et buvaient les paroles qui sortaient de sa bouche, et il parlait, parlait, parlait... Je ne sais même pas ce qui nous fascinait tant, nombre de ses paroles, d'autres déjà nous les avaient dites, ou c'est du moins ce qu'il me semblait, mais la façon dont il parlait, ce bras maigre qui sortait de la manche comme un cou d'oiseau, les doigts crispés puis, brusquement, caressants, et la voix, le timbre de sa voix, cela, en effet, c'était absolument nouveau ; sa voix, elle venait, comment dire, d'autre part, et ne faisait que passer à travers lui comme par un haut-parleur et lui, il remuait seulement les lèvres et le bras, cou d'oiseau et chef d'orchestre, ou plus exactement par la façon dont il remuait les doigts avec une incroyable agilité ; animateur de guignol, montreur de marionnettes, et nous bougions, tremblions à chaque mot ou, au contraire, nous nous immobilisions, le souffle coupé, le cou tendu, la bouche sèche, en nage,

accablés et heureux. Là-haut, au-dessus de nos têtes, l'aigle planait en cercles de plus en plus bas, plus exacts.

Et le voici près d'une fontaine, dans une cour de faubourg pleine de fleurs, un grand pot rouge dans les bras, penché sur le jet argenté, et, au fond, dissimulé parmi les fleurs, un homme qui l'observe, en prenant garde à n'être point vu. Devant la porte, sur le seuil, était apparue une femme grande et blonde qui souriait, encore ensommeillée, il était très tôt, le printemps. Après avoir rempli le pot, il se redressa et son regard croisa celui de la femme. Je ne l'ai plus jamais vu aussi heureux. Il portait la même blouse de commis de boutique, ou plutôt d'infirmier, car elle était d'un blanc immaculé, brillant. Puis, du ciel, un aigle descendit droit sur son épaule, et il releva le pot pour que l'oiseau pût boire. Là-bas, au fond, tapi parmi les fleurs d'une hauteur inouïe, je le contemplais, avec joie et envie à la fois, ses gestes étaient si précis, si sûrs et si nécessaires. Une lumière douce descendit sur le jardin, sur toutes choses et tout se figea pour qui sait combien de temps.

J'entends de nouveau son pleur étouffé ou peut-être est-ce que je continue à rêver. Une place, une foule nombreuse assemblée devant un grand bâtiment — une mairie, un ministère ? — des voix furieuses, des poings serrés, son pâle visage, le regard étonné, on l'emmène dans une pièce où il reste debout, devant un militaire assis à un bureau.

Les scènes s'emmêlent, se combinent entre elles. Je veux échapper à ses pleurs insupportables, je me tâte la figure, j'ai les joues humides, alors je m'enfonce le visage dans l'oreiller et je continue à rêver.

Un beau jardin, quelque part sur une colline, à l'extérieur de la ville. Il était entouré de plusieurs amis ou admirateurs, qui restaient debout alors qu'il était assis sur un banc, de sorte que je ne pouvais pas bien le voir, juste des parties de lui, la moitié du visage, sa barbe rousse, ou le front seulement, un pan de sa blouse, une main levée pendant qu'il parlait. Le vélodrome était posé, un peu plus loin, contre un arbre. Quelques gamins le contempaient avidement sans oser s'en approcher et le toucher. A ses côtés, sur

le banc, il y avait deux hommes et une femme blonde qui penchaient la tête en se cachant la figure dans la blouse blanche qu'il portait encore. Il parlait, comme toujours, d'une voix douce et égale, en indiquant la cime des arbres. Dans une allée passent des soldats menés par un officier ; ils regardent sans s'arrêter le groupe rassemblé autour de lui, et ils poursuivent leur chemin. De la porte du jardin, d'autres viennent, qui me regardent. L'officier me fait un clin d'oeil.

Ensuite il est seul de nouveau, la tête entre les mains, il réfléchit ou il pleure. A côté de lui surgit de nulle part un monsieur très élégant, qui porte une mallette de médecin. Ils se donnent la main comme deux vieilles connaissances, le monsieur élégant est très volubile, il parle beaucoup et sans doute trop fort, puisqu'il lui fait signe plusieurs fois de baisser le ton : il porte le doigt aux lèvres, mais l'autre hoche la tête et rit, hausse les épaules, il n'y a personne autour, sauf un paon qui fait la roue dans une allée, un peu plus loin. Mais il sait sans doute que je suis aussi par là, caché derrière un buisson, il regarde dans ma direction et sourit — il n'est plus vêtu d'une blouse, il est de nouveau nu et maigre, le haut-de-forme posé sur les cuisses pour lui couvrir le sexe — puis il met un doigt devant ses lèvres et l'autre accepte de baisser le ton, approche la bouche de son oreille et, lui, il tend l'oreille, sourit, a un rire bref, soulève le haut-de-forme, on dirait deux complices qui manigencent une affaire louche, ou peut-être parlent-ils de femmes. Le monsieur élégant lui met une main sur l'épaule et la fait légèrement ployer, puis tourne brusquement la tête de manière à toucher de l'oreille le dos de l'autre. Puis ils rient encore, tous les deux, le docteur sort de sa mallette une paire de gants noirs et les enfile soigneusement, et le rire cesse.

Maintenant, il est assis à une longue table, on dirait une sorte de festin dont il est le personnage principal, et c'est en son honneur que le repas est offert. Il est d'ailleurs toujours au centre de l'attention, ce n'est ni la première ni la dernière fois. Il porte de nouveau sa blouse blanche, elle n'est plus aussi blanche, à l'épaule gauche il y a quelques taches rouges, en voici d'autres sur la poitrine, mais cela ne l'empêche pas

de parler d'un air important ; à un moment donné il se lève même, nous regarde tous et dit quelque chose, avec un sourire un peu ironique, tous sont très étonnés, se montrent les uns les autres, ont des regards surpris comme s'ils venaient d'entendre quelque chose d'extraordinaire, et lui, il hésite, se tait quelques instants en laissant les autres s'étonner, sourit avec satisfaction comme après une plaisanterie, et regarde dans ma direction, cherche mes yeux, mais je fais exprès de regarder ailleurs, là-bas dans le fond de la salle, où est apparue la femme blonde dont certains affirment qu'elle est manucure, d'autres en disent du mal, mais, à moi, elle me plaît. Enfin il s'est assis, et il se met à manger avec appétit, coupe de grosses tranches de rôti et se remplit la bouche, n'ayant cure des questions qu'on lui pose. Puis il se verse un verre de vin, rouge comme le sang et il m'en verse un aussi. Au dessert, le photographe survient et nous immortalise tous.

Souvent il arrive que les scènes se répètent, qu'il en apparaisse de vieilles que j'ai peine à reconnaître. Ainsi, par exemple, cette scène d'hiver : des gens pressés passaient dans la rue, on entendait cliqueter des armes, des sabres, on entendait des cris. Quelqu'un me disait de ne pas rester à la fenêtre, et j'étais petit, une femme me portait dans ses bras en pleurant et l'autre à ses côtés jetait des regards inquiets, se précipitait tantôt à la fenêtre, tantôt au lit où ils m'avaient couché. Le lendemain nous partions en auto pour quelque part, très loin, je ne me souviens plus que d'un bâtiment en assez mauvais état et d'un lion roux enchaîné derrière la maison. La nuit, lorsque la lune se levait, le fauve rugissait ou geignait en essayant de briser sa chaîne ou de déraciner l'arbre auquel il était attaché.

Les scènes se mélangent, dans une scène nous voici tous les deux, il est enfermé dans une vieille armoire, le visage caché dans les mains, et moi, j'ouvre l'armoire et je le découvre là et je m'effraye, puis je me rends compte que c'est une farce, je lui dis : sors de là : et il pleure, il est nu comme un ver, le corps violacé à cause du froid, couvert de cicatrices, et il pleure sans cesse, je l'entends pleurer même à travers mon

sommeil et je m'agite entre mes draps pour échapper à la vue de ce corps nu, trempé par les larmes.

Je le voyais de temps en temps passer à vélo, nous étions très jeunes alors, lui, il était commis de boutique et portait tout le temps une blouse qui ressemblait à celles des infirmiers ou des médecins, tellement elle était propre, tandis que moi j'aidais un photographe, j'avais appris à développer les photographies, et même à faire la retouche. Je l'ai souvent épié, pour le photographe quand il roulait, faraud, sur son vélo, ou quand, se croyant seul, il appelait de je ne sais où un aigle gris qui se posait sur son épaule ou sur ses genoux. Ensuite tant de choses se sont passées, certaines ne se sont peut-être même pas réellement passées, peut-être les ai-je seulement rêvées, ou les ai-je entendues raconter par d'autres. Je ne me souviens pas de toutes, beaucoup se sont perdues ou se sont décolorées comme les photos gardées longtemps au soleil ; mais d'autres se sont fixées avec tant de force qu'il me suffit de fermer les yeux.

Cette après-midi d'automne ou de printemps, mais un printemps éteint, triste comme un automne, je me trouvais sur un banc, dans un parc silencieux, et on n'entendait que les chuchotements et les cris des enfants qui jouaient dans une allée, plus loin. Assis sur mon banc, je rêve les yeux ouverts ou peut-être même est-ce que je dors. Pendant un instant j'ai l'impression de l'apercevoir sous un arbre en fleurs, à droite et à gauche deux femmes appuyant une joue sur ses épaules osseuses. Il est toujours nu, juste un haut-de-forme plutôt usé sur la tête, à ses pieds un lion s'est étendu et bâille en faisant craquer ses mâchoires. Les enfants jouent plus loin et lorsqu'ils aperçoivent cette grande personne à haut-de-forme qui se tient timidement au pied d'un arbre — les femmes étaient parties ou peut-être est-ce moi qui confonds les scènes, et pas trace de lion — ils s'élancent, contents, l'entourent, s'accrochent à lui, le secouent comme un prunier, puis le poussent de leurs petites mains impatientes vers un plus gros arbre, un marronnier — comme la foule retenait son souffle en buvant ses paroles : mais à présent il se tait

et sourit avec douceur —, et l'attachent à l'arbre avec des rubans, et son haut-de-forme tombe, roule dans l'herbe.

Les enfants se mirent à le piquer avec leurs épées en bois et avec des branches transformées en lances, et il riait, sans doute le chatouillaient-ils, et riaient aussi les enfants qui venaient, de plus en plus nombreux, courant autour de lui, avec une extraordinaire gaîté. Puis apparurent aussi les parents des enfants ou les personnes qui les accompagnaient, et qui étaient restés jusque-là sur les bancs des allées, éparpillés, à lire le journal ou à tricoter, et maintenant ils venaient aussi planter dans son corps chacun ce qu'il possédait : épingles à cheveux, punaises, aiguilles, agrafes, bics, quelque canif, ou même quelque fourchette de voyage. Une petite vieille s'approche timidement, sort de son vieux sac à main tout passé des aiguilles et les lui plante dans le ventre. Il ne riait plus, mais souriait seulement d'un air approbateur et même encourageant. Je m'étais approché aussi. Je ne savais que faire, il ne m'avait pas reconnu. Les gens avaient commencé à s'éloigner, mais d'autres arrivaient, c'était un va-et-vient indescriptible. Les enfants en avaient eu assez et étaient allés jouer dans une autre partie du jardin. L'aigle s'était posé sur une branche au-dessus de sa tête, maintenant penchée. Je fouillai mes poches, je n'avais qu'un stylo à plume en or et je pensais que la plume s'abîmerait et cela m'ennuyait. C'est pourquoi j'hésitais, je tournais autour de l'arbre en me disant que je pourrais lui planter le stylo dans l'oreille ou dans un oeil pour le reprendre ensuite, quand les gens se seraient éloignés : je me laissais pousser par les nouveaux venus qui plantaient tous ces objets si divers en se hâtant de plus en plus, ils craignaient évidemment que la nuit tombe, le soleil était déjà descendu derrière le parc, ses derniers rayons étaient longs et rougeâtres. Dans cette lumière crépusculaire son corps commençait à ressembler à un oiseau aux plumes de fer ou à un animal préhistorique couvert d'écailles. Il y avait de moins en moins de monde, plus personne ne riait, la gaîté et la spontanéité du début s'étaient transformées en un rituel de gestes machinaux, de plus en plus hâtifs ; chacun venait, plantait ses objets, toujours à peu près les mêmes : aiguilles, canifs, agrafes,

bics, etc. — un seul plus inventif, lui avait introduit une longue clé dans la bouche — et s'en était vite allé sans tourner la tête. Le temps de me décider, il me vit et me reconnut et son sourire s'effaça, des larmes perlèrent à ses paupières. Je sortis le stylo de la poche de mon veston, dévissai soigneusement le capuchon, regardai la plume en or qui brillait aux derniers rayons du soleil et ne pus pourtant me décider. Des larmes coulaient sur ses joues couvertes de punaises et d'épingles, si nombreuses qu'elles avaient formé un masque de fer. Les yeux avaient été épargnés, (ils pleuraient — de douleur, de pitié?) mais non les oreilles, que perçaient deux longues tiges, comme des antennes, je n'ai pu les identifier avec exactitude.

J'étais resté seul avec lui. Ils étaient tous partis, satisfaits d'avoir accompli leur devoir, et personne ne s'approchait plus. Les enfants jouaient à l'autre bout du jardin : ils creusaient un trou.

Pourquoi pleures-tu? Réponds-moi, pourquoi, pour quand, pour qui? Et j'ai de nouveau fermé les portes de l'armoire aux gonds grinçants, et je suis allé me coucher, car je ne pouvais plus supporter ses pleurs tranquilles, systématiques, même si là, dans l'armoire — dans ma propre maison! — il se couvrait les yeux, et je ne pouvais y voir la compassion ou la douleur. Me recoucher et faire en sorte que n'apparaissent plus que les scènes agréables, les scènes où il semble heureux, souriant même, avec un peu d'ironie, entouré de femmes qui l'ont toujours aimé, de femmes et d'enfants.

A rouler sur le vélo dans sa blouse blanche, le haut-de-forme légèrement repoussé sur la nuque, il fait chaud, il fait calme, les maisons sont blanches; les femmes belles, grandes et fortes, lui sourient et certaines, plus hardies, lui font signe de la main; ou encore, assis sur un banc entouré d'autres hommes auxquels il parle sans hâte et ils écoutent respectueusement, moi, avec mon appareil photographique, je me suis blotti dans un buisson tout près et je suis joyeux et envieux, ou bien dans cette cour de banlieue pleine de fleurs, près de la fontaine, où je l'ai vu si heureux.

Les scènes se répètent, se combinent entre elles, souvent il apparaît nu, juste le haut-de-forme sur la tête, et l'aigle frappe du bec sa maigre poitrine, et les femmes autour de lui sourient en regardant du coin de l'oeil, quelques soldats foulent les fleurs du jardins, ils tiennent des épées à la main et courent, passent d'une maison à l'autre, les images s'em mêlent et alors je dois faire un effort pour me réveiller. Mais est-ce que je me réveille? Car je ne l'entends plus pleurer, je me mets sur mon séant, je tends l'oreille, j'attends, mais je n'entends plus ce pleur étouffé, sauf très rarement, et alors je ne sais si je suis éveillé ou si je rêve. Il y a longtemps que je n'ai plus ouvert l'armoire, j'accroche mes vêtements aux dossiers des chaises, j'étends mon manteau par terre, afin qu'il ne manque pas de place et que je ne le déränge pas sans cesse en ouvrant et refermant la porte.

Je lui ai tout préparé. Car peut-être un jour, intrigué par mon manque de curiosité, ou plutôt par la forme de ma volonté, peut-être un jour est-ce lui qui ouvrira la porte, considérera avec un vague effarement le désordre de la chambre et, pour couvrir sa nudité, prendra la chemise blanche, immaculée, que j'ai posée, séduisante, sur une chaise, juste devant l'armoire, puis il apercevra le smoking, repassé et brossé, le haut-de-forme, la canne à petite tête d'ivoire, il s'habillera lentement, retirera soigneusement un chrysanthème du vase pour se le mettre à la boutonnière et, les yeux encore rougis par les larmes, ouvrira la porte, un dernier regard par-dessus l'épaule, je ferai semblant de dormir, et il s'en ira.

Je resterai seul et j'essaierai d'être plus gai.